

Pittoresques 1

(de tout et de rien, surtout de rien)

NB : lorsque la taille des caractères semble par trop lilliputienne,
le zoom 200% procure souvent les meilleurs résultats.

p. 3 : Tract distribué par centaines aux étudiants universitaires de Louvain-La-Neuve à l'époque de la rédaction de « *De l'impertinence de procréer* » (1999) : *Urtext* donc.

p. 4 : Photos de la campagne d'affichage antinataliste à Louvain-La-Neuve (1999) conçue en complément de la distribution de tracts évoquée ci-dessus – le tout sans résultats notoires sur le taux de fécondité belge l'année suivante.

p. 9 : Compte-rendu in revue estudiantine *Le Psycho déchaîné* (février 2002) d'une conférence-canular tenue à l'UMH (Université Mons-Hainaut). On se reportera au fichier « Biographie » (année 2001) pour de plus poissonneuses explications.

p. 11 : Notes pour la conférence-canular à l'UMH (Université Mons-Hainaut), gracieusement retrouvées dans un glaireau de paperasses par les fins tentacules de la sérendipité.

p. 19 : Compte-rendu in journal *Pan* (20 avril 2005, n° 3145) d'un puéril débat au Festival Livresse.

p. 20 : Improbable dédicace d'Amélie Nothomb à son féroce pasticheur, Alain Dantinne... On se reportera au fichier « Biographie » (année 2006) pour de plus truculentes explications.

p. 22 : Présentation loufoque in revue *L'Atelier de la Dolce Vita* (mai-août 2006) d'une rencontre autour de « *Cent haïkus nécromantiques* », animée par Eric Dejaeger.

p. 23 : Facétieuse annonce d'un atelier moins d'écriture que de pitreries in revue *L'Atelier de la Dolce Vita* (septembre-décembre 2006)

p. 24 : SMS clownesque envoyé au « Concours de Poésie par SMS » organisé par la Maison de la Poésie de Namur et dont l'épouvantable thème était « *Aimer, c'est parler* » (article in *Vers l'Avenir*, 12 décembre 2006)

p. 25 : Article sur entartage de Doc Gynéco à Waregem in magazine *Choc* (19 juillet 2007, n° 89)

Tract distribué par centaines aux étudiants universitaires de Louvain-La-Neuve à l'époque de la rédaction de « *De l'impertinence de procréer* » : Urtext donc.

QUANT À LA PERTINENCE OU NON DE PROCRÉER:

Breève exhortation au principe de responsabilité

L'assertion commune chantonne qu'il n'est de plus beau don que celui de la vie, de plus noble état que celui de mère ni de plus haute merveille que la naissance d'un poupon.

Microscopons la validité de cette sulcigrade affirmation, au risque d'adultérer un peu la bonne humeur des procréants.

Nonobstant ses irréfutables voluptés, la vie demeure pétrie de luttes et de souffrances; la possibilité même que la quantité d'avaries l'emporte en certaines destinées sur la quantité de bonheur devrait déjà mitiger l'élan des progéniteurs, mais la certitude que l'existence de **tout** être s'initialise dans un cri, crâne comprimé dans l'étau vaginal, poumons torréfiés par un gaz inconnu, et s'estuaire dans les crispations de l'agonie (αγωνία: lutte, inquiétude, anxiété, angoisse; promesses inhérentes à tout destin...) oblige peut-être à remettre en question le bien-fondé du vouloir-être-mère.

Est-ce aimer son enfant que le jeter dans d'inévitables souffrances ? On protestera que le plaisir la compensera par moments. Mais la joie est hypothétique et fluctuante, la détresse au contraire toujours prodigue et consentante. Nul enfanteur, actuel ou en devenir, ne niera je crois que l'affliction se rencontre plus aisément que la sérénité, la première abondant sans effort, la seconde requérant astreintes et labeur pour s'édifier, fût-ce précairement. Est-ce aimer sa progéniture que la propulser dans un monde où le bonheur ne se conquiert qu'au prix de la lutte et de la douleur ?

Quand bien même les géniteurs jugeraient la vie exaltante et digne d'être parcourue, d'où tireraient-ils le droit d'imposer l'existence à un être qui, jusqu'à preuve du contraire, n'existe pas encore ? Considérez-vous comme légitime qu'un individu quelconque impose sa volonté à son semblable sans nullement tenir compte du gré le plus intime de celui-ci ? Comme légitime qu'il s'abstienne de consulter son prochain avant d'arrêter une décision mettant son existence en jeu ? Comme légitime de lui imposer une incontournable souffrance en dépit de son compréhensible désir de sérénité ? Répondre positivement signifierait acquiescer à tous les fascismes et dictats totalitaires. Or, qu'est-ce qu'un enfant sinon le fruit d'un tel refus de prise en compte de la volonté d'autrui ? Un inexistant préfère peut-être l'inexistence à une existence où le bien-être ne surgit qu'au travers de l'épreuve, et fugacement. Devrait-il même, s'il naissait, vivre parfaitement heureux, utopie radicale, un inexistant, de par son inexistence même, ne saurait rien perdre à ne jamais exister; un néant ne peut souffrir d'une absence de joie, un vivant par contre peut souffrir d'une détresse par trop présente.

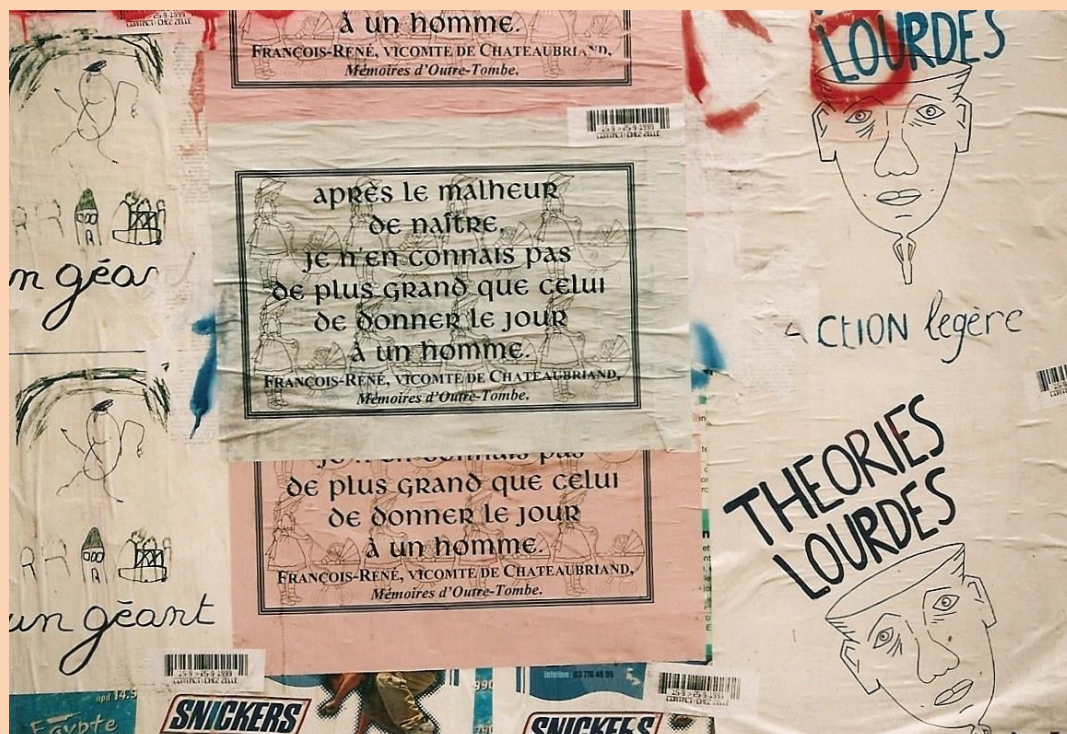
On objectera que la nature, l'instinct, exigent souvent que l'on procréé; mais la nature et l'instinct incitent également à ce que l'on assassine, à ce que l'on détruisse ou à ce que l'on viole (pulsions originelles que les plus comminatoires mêmes des lois ne peuvent imperméablement contenir...), prouvant par là même leur impertinence argumentative.

On soutiendra que le divin exhorte à ce que l'on se soumette à la progéniture, mais le divin, hormis dans le chef de quelques présomptueux prétendant en fréquenter familièrement les décrets, décrets que l'histoire des religions nous présente partout, sur ce point de la naissance, comme contradictoires (sans compter que les mystiques accomplis s'allient toujours, et significativement, au parti de ne pas enfanter), le divin et ses exigences demeurent une hypothèse à part entière, alors que la douleur de celui que l'on enfantera sous ce métaphysique prétexte s'affirme quant à elle comme une inéluctable certitude. Depuis quelle lunatique époque de la logique une hypothèse l'emporterait-elle sur une certitude ?

Ainsi, malgré que ce texte eût désiré n'être qu'un appât vers la plus authentique réflexion, une conclusion s'immisce funèbrement en nos consciences: la cogitation lucide scande qu'il n'est de plus ambivalent don que celui de la vie, de plus scabreux état que celui de mère ni de plus haute tragédie que le surgissement au monde d'un poupon, celle-ci les contenant virtuellement toutes. Au nom de quel sophisme et de quelle égocentrique lâcheté justifierons-nous désormais l'acte irresponsable de procréer ?

Apologie du questionnement.

Cette distribution de tracts fut couplée à une campagne d'affichage sur les murs et poubelles de la cité universitaire (photos), sans résultats notoires sur le taux de fécondité belge l'année suivante.











Compte-rendu d'un canular in revue estudiantine « *Le psycho déchaîné* » (février 2002).
On se reportera au fichier « Biographie » (année 2001) pour de plus poissonneuses explications.

Le psycho déchaîné

Nous revoilà enfin...

Toujours aussi déchaînés

Avec des articles,

Des interviews,

Des textes,

Corrects

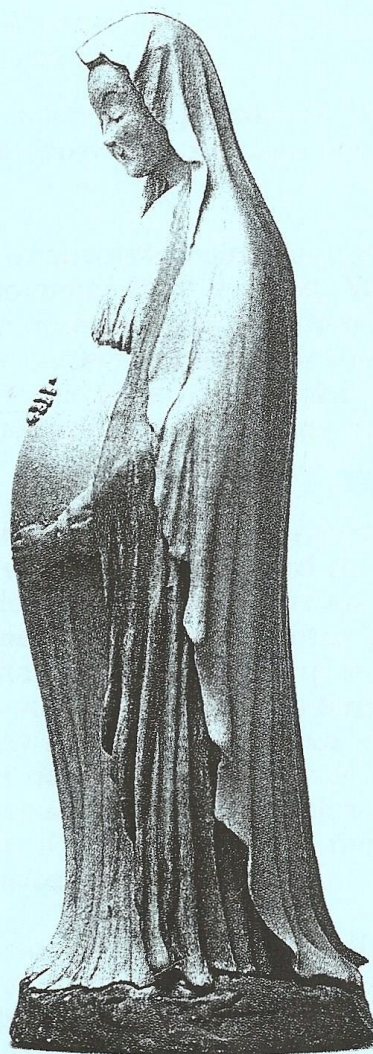
Ou non,

Et des blagues

Toujours aussi

INCORRECTES

HALLELUJA !!!



Point de vue squameux sur l'impertinence de procréer...au W203^ψ

(un jour de Saint-Nicolas en plus !)

Je ne peux rester muette devant une injustice aussi arrogante !

Une fois de plus la condition animale est bafouée ! Ce n'est pas parce que je pèse 74,3 g qu'on peut me mettre en carafe sans mon consentement (c'est toudis les plu p'tits qu'on spotche !). Je m'insurge contre les « de Giraud et autres Berlemont ». Non seulement ils m'ont utilisée comme leurre, mais ils ont également volé deux heures de votre précieux temps. C'EST UN COMPORTEMENT NON ETHIQUE !

Mon avis sur l'événement ? Les détails m'ont parus flous et mon point de vue était divergent, c'est la première fois qu'on m'a fait nager dans des eaux pareilles ! Néanmoins, je ne peux que me réjouir de voir des jeunes s'inquiéter de mon sort. (Incarcération verrière et exhibition non consenties). Ca m'a fait chaud au cœur de voir l'auditoire perdre son sang froid (), la cause animale émeut encore, snif ! (...) m'excuse, c'est l'émotion ().

J'espère toutefois que les réactions n'étaient pas projectives (heureusement, que je ne suis pas un thon, une morue ou un maquereau !). Peut-être que certaines âmes ont cru que leurs yeux fragiles ne pouvaient supporter mon agonie ? Je ne le pense pas, je préfère rêver !

Si mes ouïes ont bien fonctionné, de Giraud a dit que nous pouvions pondre, mais pas trop et dans des eaux claires, non-polluées (ce qui devient extrêmement rare, merci amis mammifères !), mais il faut aussi apprendre à s'occuper des alevins, sinon, ils vont s'faire bouffer. D'où l'idée d'une propédeutique des alevins et d'un droit naturel de la descendance supérieur sur les géniteurs. J'en conviens, c'est à contre courant, donc pas facile à gober !

Selon Berlemont, si rien ne change, nous allons bientôt nous faire bouffer (surtout les vendredis...) par 10 milliards de bipèdes aux comportements socio-écoculturels hyper modernistes douteux (vroum vroum, miam miam!). Qu'est-ce que vous voulez ? Il y a 50 ans, vous étiez 3 milliards sur terre, actuellement, 6 milliards et c'est déjà le boxon (nous flottons sur le dos avec le plomb et les métaux lourds, ...ça n'a pas de bon sens ! ?).

Nous dans, l'eau, nous sommes bien plus, mais nous nous équilibrons naturellement...avant les problèmes...

Si vous suivez la ligne, c'est un amorçage ! Vos âmes sont tordues ou vous avez mordu ?

A quoi bon ? Bien à vous !

Cléobuline,

^ψ Rappel des faits : Les deux terroristes sus-mentionnés ont détourné un séminaire d'entretien clinique ce jeudi 6 décembre à 15h00 (heure locale) et ont commis l'impudence d'interroger l'auditoire sur la compatibilité de l'éthique avec la procréation. Moi, je suis un 'voile de chine' qui a servi d'appât (dans une carafe d'eau) lors de ce canular !

**Notes pour la conférence-canular à l'UMH (Université Mons-Hainaut),
gracieusement retrouvées dans un glaireau de paperasses
par les fins tentacules de la sérendipité.**

Ethique et Procréation : une compatibilité impossible ?

Pour une propédeutique à l'Enfantement

Si nous prétendons étudier les rapports entre l'Ethique et la Procréation, il va de soi que nous ne pouvons nous dispenser de définir d'abord le sens et l'essence que nous prêterons au terme *Ethique*.

Cela représentera la Première partie de notre exposé :

1° Ou'est-ce que l'Ethique ?

Commençons par distinguer méticuleusement l'Ethique de la Morale, car si la **Morale**, c'est-à-dire l'ensemble des règles de conduite adoptées de façon plus ou moins immanente par une société donnée à un moment donné de son histoire, s'avère éminemment variable d'un pays ou d'une époque à l'autre, puisque reposant sur un arbitraire collectif tirant sa puissance bien plus de l'habitude et du consensus social que de la réflexion authentiquement philosophique, l'**Ethique**, au contraire, dans ses conclusions, se veut absolument rationnelle, intemporelle et universalisable, autant du moins que nos limitations épistémologiques le permettent. Une attitude peut donc s'avérer Ethique tout en étant immorale ou au contraire morale tout en se révélant à l'analyse totalement antinomique à l'Ethique.

Envisageons d'abord la définition générale de l'**Ethique** telle que nous l'offrent les dictionnaires :

- a. « Ethique : science du bien et du mal » (Larousse)
- b. « Ethique : science du bien et des règles de l'action humaine » (Didier Julia *Dictionnaire de la Philosophie*)
- c. « Ethique : discipline qui s'efforce de dégager les principes d'une vie conforme à la sagesse philosophique » (Gérard Legrand *Vocabulaire de la Philosophie*)
- d. « Ethique : science ayant pour objet le jugement d'appréciation en tant qu'il s'applique à la distinction du bien et du mal » (André Lalande *Vocabulaire Technique et Critique de la Philosophie*)

L'objet *théorique* de l'Ethique sera donc d'opérer une discrimination selon les critères de la science et de la sagesse entre ce qui relève du Bien et ce qui s'apparente au Mal. Cette échelle des valeurs une fois établie, l'ambition de l'Ethique sera d'énoncer en un principe simple et universalisable une règle de conduite *pratique* sur laquelle devrait idéalement se mouler toute action humaine. Précisons que ce paradigme comportemental peut faire l'objet d'une démonstration satisfaisante mais le temps nous fait hélas défaut pour la délivrer ici sans tomber dans la caricature. Nous pourrions éventuellement y revenir durant le débat susceptible de suivre cet exposé. (cf passage en bleu ci-dessous : PRINT ☙)

Pour l'objet de notre discours, retenons simplement que l'immense majorité des penseurs, de façon implicite ou explicite, tend à s'accorder sur ce point : l'objet de l'Ethique est le Bien (ou la Vertu) et nul homme ne sera déclaré en conformité avec le concept du Bien (ou de la Vertu) si sa conduite envers les autres hommes consiste à leur infliger, contre leur gré, divers tourments, quelle que soit leur nature. Ainsi, lorsque l'on prend la peine d'effectuer une synthèse très générale des diverses conceptions de l'Ethique qui ont émaillé l'histoire des idées, depuis Platon jusqu'à Emmanuel Lévinas, pour ne citer qu'eux, on constate que toutes ou presque en sont arrivées à la conclusion suivante : le seul précepte éthique qui s'avère toujours et partout, humainement et pragmatiquement, valide pourrait, en substance, s'énoncer de la sorte :

« Fais tout ce qui te plaît sans nuire à autrui ! »

Ce que Chamfort, l'illustre aphoristicien français du XVIII^e siècle, traduisait quant à lui de la sorte :
« *Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi, ni à personne* »

Maxime que nous exprimons pour notre part comme ceci : (> noter au tableau)
« Accomplis tout ce qui t'enchant et te féconde pour autant que ton semblable n'en pâtisse point ! »

Schopenhauer insiste et révèle la quintessence de toute éthique en cette formule :
« *Neminem Laede : Ne cause du tort à personne !* »

Que l'on interroge Confucius ou Hobbes, Manu ou Mahavira, Aristote ou Spinoza, Leibniz ou Voltaire, Kant ou Descartes, Kierkegaard ou Hannah Arendt, l'Éthique, dans sa formulation fondamentale, se révèle finalement fort simple chose :

Philosophiquement, tout m'est permis, hormis de porter préjudice à mon prochain !

Ce point tolérant assez peu d'objections, me semble-t-il, puisque, sachant que nous sommes toujours l'Autre de l'Autre, c'est-à-dire (pour paraphraser Rimbaud) que l'Autre est un Je, quiconque s'octroierait le droit de supplicier son semblable octroierait du même coup le droit à son semblable de le supplicier à son tour, voyons à présent si à partir de ce tronc central de toute Éthique, de cet invariant minimal universel qui proclame que nous sommes libres d'absolument tout SAUF ! : sauf d'infliger sciemment une souffrance physique ou psychique à notre semblable (car c'est en bien en cela que consiste le fait de nuire, de porter préjudice, de faire du mal comme dit Chamfort : c'est bel et bien d'infliger une souffrance psychique ou physique à notre prochain), voyons donc si nous pouvons trouver une compatibilité entre les implications de ce précepte : *ne pas infliger de souffrance physique ou psychique à notre semblable*, et le désir de donner la vie à un enfant.

Pour ce faire, venons-en à la Seconde Partie de cette conférence :

2° L'Existence s'identifie-t-elle à la Souffrance ?

Affirmons-le d'entrée de jeu, pour qu'il y ait compatibilité entre l'Éthique et la Procréation, il faudrait que la vie que l'on donne à un être qui ne l'a de toute évidence point réclamée ne soit pas un cadeau empoisonné ; car tout de même : **qu'est-ce que vivre sinon souffrir beaucoup dans l'espérance de jouir un peu ?**

Schopenhauer nous avait avertis : « *La vie est une affaire qui ne couvre pas ses frais* », déplorait-il, signifiant par là que la récompense incertaine que nous tirons de nos efforts demeure toujours amplement inférieure à la somme des efforts consentis.

Chacun sans doute se souvient du cri plus radical encore que lança le Bouddha lorsqu'il eut atteint l'illumination : « *Sarvam Dukkham : Tout est Souffrance !* » proclama-t-il, après avoir pourtant mené la vie d'un prince plus que favorisé des Dieux, mais aussi après avoir découvert que nul homme n'échappait aux tourments de la maladie, de la vieillesse et de la mort.

Nous pourrions céder la parole à d'innombrables auteurs -écrivains, poètes, philosophes ou même mystiques- affirmant et réaffirmant sans cesse, de manière presque monotone, cette identité foncière entre Souffrance et Existence, mais cela ne nous avancerait pas beaucoup car un discours philosophique ne se paie pas de citations, même tirées des meilleurs esprits.

Nous pourrions également en appeler à notre expérience commune, et déposer, sur un sol bien dégagé de tout mensonge ou dérobade, le monceau de nos tracas, de nos frustrations, de nos épreuves, de nos pathologies, de nos angoisses et de nos torturants soucis, au point d'en arriver à acquiescer de concert, d'une seule voix frappée de sincérité, à cette rébarbative équation : **Vivre = Souffrir** (> noter au tableau) ; mais je devine que nombre d'entre vous useront de leur droit à la contestation pour prétendre que l'Existence s'identifie au contraire à la Jouissance. S'ils le pensent authentiquement, je les en félicite, et même : je les envie ; s'ils mentent, je les comprends, car la recherche du vrai s'avance presque aussi douloureuse que le simple fait d'avoir été mis bas, comme disent si bien les vétérinaires. Comment donc départager l'optimiste et le pessimiste ? Plutôt que de se lancer au visage des assertions contradictoires, mieux vaut se pencher sur les faits afin d'en dégager les structures qui président à l'ambivalente aventure d'exister.

Nous naissons dans la souffrance, celle de notre génitrice sans doute, mais surtout dans celle que nous éprouvons lorsque chassés d'une paradisiaque obscurité maritime où nulle contrariété ne nous a jamais atteints, nous nous trouvons soudain aux prises, monstrueusement comprimés, à la limite du broiement et de la syncope, avec un canal obstétrical fort mal conçu par l'incompétente bricoleuse que nous nommons Mère Nature. Ne minimisons pas ce dramatique épisode du venir-au-monde : ceux d'entre vous qui ont lu Otto Rank ou Sandor Ferenczi, deux auteurs essentiels du courant psychanalytique freudien, savent que la naissance constitue un véritable cataclysme, un traumatisme majeur dont l'existence entière ne suffit pas à nous guérir. Brusque confrontation à un monde hostile, radicalement différent de tout ce que nous avons connu jusque-là, retenons-le bien : **la naissance est notre première blessure. Dès l'origine, vivre équivaut à souffrir...**

Passons sur les innombrables blessures ultérieures, les anxiétés sans nom, les colères sans remède, que nous infligera le nécessaire effort adaptatif à notre environnement durant notre enfance : je ne saurais rien apprendre à des psychopédagogues sur ce point : on ne compte pas les douleurs corporelles ni les motifs de pleurs ou de troubles psychiques plus ou moins prononcés chez l'enfant, les statistiques en font foi. **Tout au long de notre jeunesse, grandir équivaut à souffrir.** Et pour beaucoup d'entre nous, même ce privilège qu'un enfant-soldat, ou qu'un enfant-prostitué, ou qu'un enfant-esclave du Tiers-Monde nous envie : l'école !, pour beaucoup d'entre nous l'école fut à peine moins déplaisante que le bain ; encore les bagnards, ces vacanciers perpétuels, sont-ils au moins dispensés de blocus et d'estrapades docimologiques ...

Nous aurions tort, une fois parvenus à l'âge adulte, de nous croire immunisés contre les mauvaises plaisanteries du destin : l'adulterie nous accablait quant à elle de l'angoisse du chômage, ou pire du stress de la vie professionnelle, des tracas de la vie familiale ou sentimentale, des exaspérantes corvées domestiques, des contraintes et des épreuves polymorphes auxquelles nul homme n'échappe jamais, quel que soit son destin, de gloire ou de déchéance... Ainsi, **vivre sa vie d'adulte, c'est souffrir encore...**

Ensuite, voici la vieillesse et son cortège d'ennui, de maux, de monotonie, de regrets, de maladies, de malaises, d'impotences, de chagrins solitaires, de douleurs corporelles (encore !...), de deuils et d'anxiété face à la mort qui approche à très vive allure. Ainsi, **vieillir, c'est souffrir toujours...**

Voici enfin, dressé devant nous comme une muraille, le moment de trépasser, encore nous faudra-t-il traverser les supplices de l'agonie pour obtenir tout de même le droit de quitter cette fâcheuse existence dans laquelle nous n'avions guère demandé de faire notre entrée... **Vivre, c'est mourir, et mourir, tout autant que naître, c'est souffrir...**

Mais peut-être ne s'agit-il, là encore, que d'opinions, que de points de vue (car la vie comporte aussi ses bons moments : c'est d'ailleurs le moins que l'on puisse lui demander, se récrieront certains, compte tenu du prix exorbitant auquel s'achètent ces bons moments !), mais au-delà de nos aperceptions subjectives du

vivre, que nous révèlent au juste, et celles-là n'admettront point la contestation, que nous révèlent les structures, les mécanismes, qui déterminent notre survie et commandent à la répartition des joies et des peines ?

Tout d'abord que l'homme est besoin, l'homme, disent les anthropologues, est un être indigent, indigent au sens où toujours le manque, la lacune, conditionne son agir : la faim, la soif, le sommeil, le besoin d'un gîte, la pulsion sexuelle, la nécessité de vivre en société afin de ne point périr, la volonté de vaincre les agressions microbiennes, le désir de repousser la terrorisante échéance du trépas, autant de manques et de besoins dont la résolution implique l'effort et son sinistre cortège de souffrances. **Vivre, c'est lutter ; or, lutter, c'est souffrir** : je vous laisse le soin de clôturer le syllogisme...

Pire encore : force est d'admettre que si le bonheur ne se conquiert le plus souvent que de haute lutte, le malheur quant à lui s'offre à nous sans le moindre effort de notre part ! Le paresseux n'arrive à rien (nous avons tous essayé...), mais le courageux n'est quant à lui jamais assuré de réussir. Malgré toutes nos démarches pour l'atteindre, il arrive que le bonheur se dérobe à notre meilleure volonté, à notre plus ardente recherche ou même à notre plus pieux détachement ; au contraire, d'innombrables et méticuleuses précautions ne suffisent pas toujours à tenir le malheur à l'écart ! Qui peut se prémunir du décès d'un proche ou d'un carambolage autoroutier sur le chemin des vacances, ou d'un cancer, ou d'une dépression, ou d'une agression par des malfrats ?

Peu de gens finissent riches, mariés avec une star délicieuse, pleins de santé, d'intelligence, de bonheur, et de sagesse ; combien au contraire portent toute leur vie le poids de leurs rêves inaboutis, combien traversent de chagrins épreuves qu'ils n'ont pas recherchées tandis que sans cesse l'objet de leur désir se dérobe à toutes leurs tentatives pour l'atteindre ? Un coup de poing s'obtient après 2 minutes de modestes provocations, une caresse ne s'obtient pas toujours après 4 heures de brûlantes galanteries... Il s'avère plus aisé d'échouer que de réussir, plus simple de ne pas obtenir ce que l'on désire que de conquérir ce dont on a simplement besoin !, plus aisé et plus rapide de contracter un rhume ou le sida, ou la grippe ou la mononucléose, que d'en guérir, ou encore, pour l'exprimer par une métaphore, s'avèrè-t-il infiniment plus confortable d'anéantir un château que de l'édifier : décidément, au banquet du bonheur, il y a beaucoup d'appelés, mais fort peu d'élus.

Toujours pire : le temps éprouvé dans le malheur semble une éternité, tandis que dans le bonheur il s'écoule avec l'insipide célérité d'une étoile filante... Comparez par exemple votre perception du flux temporel selon que vous maintenez votre doigt par-dessus la flamme d'un briquet ou selon que vous faites l'amour au partenaire de vos rêves les plus salaces... La joie nous glisse entre les doigts, la fête se termine après avoir à peine commencé ; tout à l'inverse, le malheur se cramponne à notre conscience et fait d'une journée de désespoir ou d'attente anxieuse un siècle sans fin. Pour paraphraser Wittgenstein, la vie de l'homme heureux est incomparablement plus brève que celle de l'homme malheureux : le bonheur nous mène à la tombe au rythme du léopard, le malheur, hélas, à celui de l'escargot... Dans le malheur, le temps s'allonge, se dilate jusqu'à la nausée, dans le bonheur il se contracte, se résorbe presque dans l'impalpable. A durée cosmique égale, la jouissance de vivre est toujours plus brève, pour notre horloge psychologique, que la souffrance d'exister. Ici encore, dans sa temporalité même, la douleur de vivre remporte un triomphe sur la soi-disante volupté d'être au monde...

Mais si non seulement, à laps de temps identique, nous éprouvons psychologiquement plus de douleur et moins de jouissance, il en va de même en ce qui concerne leur acuité respective : la douleur s'éprouve plus intensément que la volupté : comparez par exemple une rage de dents aux frissons érotiques ou bien une séance de torture par une police secrète quelconque à une séance de caresses par une courtisane expérimentée ; il est banal, même pour un héros, de s'évanouir de douleur, il est fort rare, même pour un vieillard, de s'évanouir de plaisir...

Une fois de plus, nous devons convenir qu'ici-bas la souffrance l'emporte sur la jouissance...

Nous pourrions encore insister sur la nature éphémère du plaisir : il disparaît sitôt que cesse la stimulation sensorielle ; a contrario la douleur physique, et même psychique, se prolonge bien au-delà du traumatisme initial : voyez ce qu'il en est pour une déchirure ligamentaire ou un doigt aplati par le marteau : un baiser dure le temps du baiser, un coup de poing se fait encore sentir quelques jours plus tard, à moins qu'il ne vous ait éborgné pour la vie...

En outre, un organe en bonne santé ne procure aucun plaisir tandis qu'un organe dérégulé inflige douleurs ou inconforts parfois abominablement palpables ; comparez ici encore le non-plaisir que procure un estomac sain avec l'horrible malaise que nous vaut un ulcère gastrique

Ainsi nous faut-il admettre que notre réceptivité au mal-être supprime objectivement notre sensibilité au bien-être. Il apparaît que notre faculté d'éprouver le plaisir s'avère sinistrement limitée, tandis que notre faculté d'éprouver la douleur semble presque infinie... De même à un niveau plus psychologique, le malheur accable aussi longtemps qu'il dure, alors que le bonheur prolongé passe bien vite inaperçu et se dilue dans l'insipidité, sans compter que l'indigence, et son fils : le désir toujours inassouvi, reprennent bientôt leurs droits, et teintent de nouvelles insatisfactions, creusent de nouveaux gouffres, la plénitude à peine conquise.

De surcroît, nous savons que la plupart des hommes sont condamnés à travailler pour gagner leur vie ; or, si l'on se réfère tant à l'étymologie grecque que latine du concept de *Travail*, nous constatons que celui-ci est intimement associé à la *Peine*, à la *Souffrance* corporelle ou morale, signification comprise aussi bien dans le terme latin *laborare* que dans le terme grec *ponos*. Ce qui nous permet de tracer l'équation suivante : Vivre = Travailler = Souffrir. Rien là de très exaltant, puisque nous ne pouvons nous dérober au travail...

Par ailleurs, et pour notre plus grand dam, nous savons que l'être humain qui par miracle ne travaille point se voit fort vite menacé par les démons du spleen et du dégoût. Ce qui a pu faire dire tant à Voltaire qu'à Schopenhauer que l'homme n'a d'alternative qu'entre la Souffrance qu'implique tout projet laborieux et l'Ennui qu'engendre toute oisiveté prolongée. Ainsi si le labeur génère bel et bien une souffrance, le repos enfante aussi la sienne... Décidément, de quelque côté qu'il se tourne, l'homme semble condamné à rencontrer ce qu'il redoute le plus : le mal-être...

A l'issue de tous ces constats, nous pouvons sans risque d'errance conclure à une asymétrie ontologique entre les conditions d'apparition du Bien et les conditions d'apparition du Mal : structurellement, transcendalement même, le second semble l'emporter de fort loin sur le premier, et se présenter beaucoup plus spontanément que lui... Définitivement, la vie se montre aussi prodigue en épreuves qu'avaricieuse en voluptés. **Le malheur abonde, le bonheur tend à se dérober** : telle est la Loi formelle de toute existence...

En vérité, **nous ne vivons, nullement par amour de la vie**, dont nous savons tous, au moins inconsciemment, que ses bonheurs, et même ses plaisirs, s'achètent à un prix exorbitant, **nous ne vivons en réalité que par crainte, que par épouvante viscérale, du trépas**, crainte physique car nos gènes ont veillé à ce que toute entrée dans la mort déclenche de violents signaux de douleur, mais aussi crainte psychique, car notre conscience redoute que la divinité qui peut-être a créé un monde aussi catastrophique ne prolonge nos supplices dans l'au-delà même... **Désirer vivre, tout comme désirer se reproduire**, sont infiniment moins des choix conscients que nous effectuons en pleine connaissance de cause, que des programmes (au sens tout informatique du terme), que des programmes, que des **logiciels de comportement auxquels nous obéissons comme des automates un peu bêtes**... Tous les biologistes savent que les individus ne sont que des appendices, des véhicules, de simples outils jetables, dont use le génome pour se perpétuer, et lui seul... Scientifiquement parlant, nous sommes au service de nos gènes, et

non l'inverse, car si ce sont bien nos gènes qui nous transmettent des *patterns of behaviour*, des modes de comportements, et décident donc de notre façon d'agir, en aucun cas nous ne pouvons prétendre décider de nos gènes... Se reproduire, c'est se soumettre à l'impératif aveugle d'un génome issu du hasard ; et cela vaut pour les hommes comme pour les taupes ou les vers de terre...

Mais à présent, revenons un instant à la première partie de cette conférence, nous nous souvenons sans doute que l'Ethique consiste à accomplir absolument tout ce qui nous enchante pour autant que notre semblable n'en subisse point de préjudice. Or nous venons de voir, de démontrer même, que l'Existence comportait *structurellement* davantage de Souffrance que de Jouissance. Comment dès lors, si tant est que faire souffrir Autrui contre son gré équivaut bien à le préjudicier (ce dont personne ne doute), comment dès lors pourrions-nous conclure au caractère Ethique de la Procréation ?

Pour fixer les idées, nous pouvons exprimer cette incompatibilité radicale entre Ethique et Procréation par le syllogisme suivant : (> noter au tableau)

Faire souffrir Autrui contredit l'Ethique

Or vivre signifie souffrir

Donc donner la vie contredit l'Ethique

L'enjeu devient donc : **devons-nous renoncer à l'Ethique ou bien à la Procréation ?**

Si nous renonçons à l'Ethique telle que nous l'avons définie, nous courons le danger que se réinstaure la guerre de tous contre tous et que triomphe à nouveau, sans que le moindre argument philosophique puisse lui faire barrage, le règne darwinien du plus fort, du plus cruel, du plus violent et du plus impitoyable : le programme même du nazisme...

Si au contraire, soucieux d'Humanisme et de sérénité pour tous, nous tâchons de nous conformer à l'Ethique, alors il nous incombe sans doute de renoncer à la Maternité.

Ce qui semble philosophiquement certain, c'est que l'un ET l'autre (Ethique ET Procréation) ne peuvent cohabiter, l'un excluant radicalement l'autre.

Nous venons d'établir que la Procréation s'avance incompatible avec l'Ethique à un niveau individuel : l'individu-enfant qui naît est toujours déjà préjudicié par ses propres géniteurs. Mais l'incompatibilité fondamentale entre Ethique et Procréation se manifeste également à un niveau plus global, plus collectif. En effet, nous savons aujourd'hui que deux menaces (qui au fond n'en constituent qu'une seule) pèsent sur le XXI^e siècle : nous voulons parler de la **Surpopulation** et de son corollaire immédiat : la **Pollution** en tant que Destruction du Biotop. Nous sommes actuellement 6 milliards sur notre planète ; et nous serons, si d'ici-là l'Ethique ne prend pas le dessus sur l'indécent Désir d'Enfant, 10 milliards de terriens en 2050. Or, dès aujourd'hui, la planète nous montre des signes de plus en plus alarmants de sa santé périlante, tant par l'effet du nombre de ses habitants d'ailleurs que par celui de leur rapport prédateur à leur environnement. Mais il serait oiseux de chercher à déterminer combien de milliards d'individus, et selon quel mode de vie (techniciste ou traditionnel), la Terre peut supporter sans trop dépérir, il suffit de retenir que la Terre est un espace fini et qu'à ce titre elle ne peut accueillir un nombre infini de créatures humaines. Un jour donc, il nous faudra limiter les naissances si nous prétendons survivre. Pourquoi ne pas commencer tout de suite puisque la planète proteste déjà et que personne (ni l'Occident ni le Tiers-Monde) ne semble vouloir renoncer à son rapport inadéquat à son environnement ? Devons-nous attendre que se concrétisent les conflits concernant l'eau potable que les prospectivistes nous assurent devoir se produire d'ici moins de 20 ans ? Devons-nous attendre d'avoir transformé la Terre en désert écologique pour subordonner la pulsion génésique à l'impératif éthique ?

En clair, de nos jours, sur notre planète déjà surpeuplée et dangereusement surpolluée, la Procréation ressemble à s'y méprendre à un crime contre l'Humanité ! Ici encore, Ethique et Maternité s'excluent et il nous semble curieux que les récents protocoles sur l'Environnement (Rio et Kyoto) ne prennent pas en compte cet aspect des choses, comme si la Procréation était un tabou indésacralisable ...

Ceci nous donne l'occasion d'initier la Troisième Partie de notre discours :

3° Les fausses Vertus de la Maternité

Certes, la Procréation est notre dernier tabou, notre ultime idole, notre dernière illusion et l'ultime sanctuaire où le questionnement semble n'avoir pas le droit de s'exercer ! Et pourtant, derrière cette étrange sacralité de la Fécondité, que de vices l'observateur attentif ne pourrait-il pas découvrir !

Pourquoi engendre-t-on sinon pour y trouver son propre bonheur ? **Les parents lorsqu'ils font un enfant se font en réalité un cadeau à eux-mêmes**, imposent à un être qui n'existe pas de sortir de son néant afin de leur apporter, du moins l'espèrent-ils, de longues années de satisfaction, à la façon d'une vulgaire machine à laver nos blessures : enfanter relève donc bien de l'Egoïsme le plus odieux !

Pire : puisque vivre signifie souffrir, infliger cette existence-souffrance à un être qui ne l'a en rien demandée, afin de tirer jouissance de cette souffrance tyranniquement imposée, s'apparente impeccablement au Sadisme.

Enfin, ignorer les possibilités d'adoption (pourtant nombreuses au vu du nombre d'orphelins errant sur cette planète) au profit d'un enfant issu de sa propre chair témoigne d'un fort douteux Narcissisme !

Au principe même du désir d'enfant : Egoïsme, Sadisme, Narcissisme ! Qui donc eut jamais la naïveté de vanter les prétendues vertus de la Maternité ?

Autant l'énoncer limpidement une fois pour toutes : on ne fabrique un enfant que par intérêt personnel et ce pour d'innombrables mobiles qu'il ne nous est pas possible d'évoquer ici. Retenons seulement que l'enfant sert souvent de béquille existentielle, de pansement affectif, de prothèse contre la solitude, de muraille contre l'impression d'absurde, de remède à l'angoisse (tant de vivre que de mourir), etc... **On n'engendre jamais l'enfant pour lui-même mais toujours à des fins qui nous sont propres.** Les géniteurs *réifient* leur progéniture et ne la fabriquent que dans l'espoir d'un tirer un profit personnel maximal, que celui-ci soit d'ordre existentiel ou affectif ou encore d'ordre purement économique : c'est là le thème de l'enfant-esclave, de l'enfant-bras que l'on envoie aux champs ou dans les usines, de l'enfant-soldat chargé de défendre la patrie, de l'enfant-billet-de-banque chargé de financer le système social et les pensions des plus âgés, etc... **Tout discours nataliste se fonde sur un désir plus ou moins conscient d'instrumentalisation de l'Enfant !** Nous lui demandons, ou plutôt nous lui imposons, d'assumer nos manques, notre indigence constitutive et de combler nos désirs, au moins notre désir d'enfant, mais surtout nos désirs inconscients, de venir apaiser nos propres frustrations et répandre du baume sur nos âmes de créatures blessées, toujours déjà blessées par la cruauté même du simple fait d'être au monde ! Il va sans dire que ce phénomène d'instrumentalisation systématique de l'Enfant se pose, une fois encore, rigoureusement en faux par rapport à l'impératif Ethique.

Je terminerai si vous le voulez bien, par ces quelques réflexions désordonnées, toujours de nature anthropo-psychologique :

Nous déplaçons sur notre enfant toutes nos tensions irrésolues, nous projetons sur lui nos propres abîmes et lui demandons d'assumer tout ce que nous-mêmes n'avons pu, et ne pourrions jamais assumer. La psychanalyse a montré que la plupart des femmes n'enfantent que par souci de compensation phallique ou protestation contre leur propre environnement familial ; que l'homme quant à lui arbore l'enfant comme

signe, comme *testicule*, au sens strict, de sa virilité-fécondité. L'enfant sert aussi de gage d'appropriation entre les époux : il est objet et enjeu de pouvoir. Il est outil de recherche identitaire, et signe, dans la conformité aux pressions sociales qui le réclament, l'appartenance au groupe humain de ceux qui, pour son malheur mais pour leur propre prospérité, lui donnent vie. Il est le bouc-émissaire issu de la violence du désir mimétique, pour parler comme René Girard : désir de désirer ce que désire le voisin afin de ne pas lui permettre de posséder ce que vous ne posséderiez pas. L'enfant procède ainsi de la jalousie (que l'on éprouve vis-à-vis des autres parents lorsque l'on a pas encore d'enfant) et de l'orgueil (que l'on ressent lorsque l'on peut brandir sous le regard d'autrui cet objet tant convoité). Dans sa dépendance et sa fragilité mêmes, l'enfant procure aux bourreaux qui le façonnent une occasion de jouissance dominatrice, ainsi que la certitude de compter au moins pour quelqu'un : l'enfant atteignant sa fonction majeure : combler l'indigence même qui nous constitue... Mais suffit, on n'épuise pas en quelques minutes les mobiles et les mécanismes qui régissent le désir d'enfant ; il y faudrait une ou deux conférences supplémentaires. Retenons simplement que l'Enfant Réel est toujours sacrifié à l'enfant imaginaire et que sa seule raison d'exister est de devenir esclave d'une cause qui n'est pas la sienne.

A ceux qui invoqueront l'**argument de la Nature**, de la pulsion instinctuelle, pour justifier leur caprice d'enfant, nous ferons remarquer que le vol, le meurtre et le viol correspondent eux aussi à des pulsions instinctuelles et que cela ne les légitime en rien aux yeux de l'exigence Ethique...

D'aucuns pourraient craindre que l'espèce humaine ne s'éteigne si l'impératif éthique se voyait appliqué sans exception ; à ceux-là nous pourrions répondre avec humour que l'espèce humaine n'existait pas voici cent millions d'années et que personne ne s'en plaignait...

Compte-rendu in journal *Pan* (20 avril 2005, n° 3145) d'un puéril débat au Festival Livresse.

sons aussi sont embrouillées: quand je sens que ça chatouille au niveau du sourcil, je me gratte la mâchoire... C'est vrai que j'étais très malheureuse de mes seins. Je devais littéralement les enrouler pour pouvoir les caser dans mon soutien. C'étaient des pieds de tabac. Des pauvres plantes desséchées en suspension. Donc le médecin les a remontés, et cela, je le concède, il l'a très bien fait. Aujourd'hui, ils sont bien pointus et fermes. On m'a suggéré de les grossir maintenant, mais j'ai refusé. Je ne suis pas ce genre de femme. D'ailleurs, si on continue à tout remonter et agrandir, je vais finir par avoir une barbe de poils pubiens."

C'est plus Magriet, c'est un Picasso!

MONTHY PANTHON



HIT-PANRADE

Les plus grosses recettes...

1. **Million Dollar Baby** Coup de cœur pour ce film en coups de poings. ★★★

2. **Brice de Nice** Comment notre belle jeunesse peut-elle surfer allègrement sur une telle niaiserie? •

3. **Robots** Déjà tout rouillés. •

4. **The Pacifier** Navet infantile au sujet puant: un soldat d'élite, commis à la garde de cinq mouflets, entreprend de les éduquer comme s'ils étaient des recrues des Marines. •

5. **Hitch** Recettes de séduction pour dragueurs en panne et Don Juan au rabais. •

... et nos meilleurs tickets

1. **Le Cauchemar de Darwin** Un impressionnant docu polémique qui donnera de la fièvre et des frissons à tous les alter mondialistes. ★★

2. **Kinsey** Bio filmée du toubib sexologue dont le fameux "Rapport" décoinça vos grands-parents et arrière-grands-parents. ★

3. **De Battre mon cœur s'est arrêté** Un polar français de Michel Audiard aussi sanglant et fascinant que "Fingers", un thriller américain dont il est le remake. ★★

4. **Les Enfants** Lanvin et Viard criants de vérité et de naturel dans une comédie "sociologique" sur les familles recomposées. ★★

5. Pour les retardataires: **Mar Adentro**, **Marial full of grace** et, rescapés de la course aux Oscars, **Ray**, **The Aviator** et **Hotel Rwanda**. Tous au moins ★★

NOTRE CLASSEMENT (★★★) Dépasse, (★★) passe, (★) fait passer le temps ou (•) trépasse

CHENAPAN

STTELLA: IDIOT?

Ambiance, dimanche après-midi, au festival "Livresse" de Marci-nelle, où un débat intitulé "La région du désastre" mettait aux prises quatre auteurs diamétralement opposés. Dont un certain Jean-Luc Fonck, de Sttella, qui fut pris à partie dès le début par le grec Ilian Manouach, musicien et auteur de BD très expérimentales. Visiblement exaspéré par la bonhomie farfelue de Fonck, Manouach l'interpelle très vivement: "excusez-moi mais vous êtes vraiment idiot ou quoi?" Fonck fait une pirouette et termine par un bon mot. "Est-ce que j'ai répondu à votre question?" - Non, vous continuez de faire l'idiot.

Là-dessus, le débat s'emballe. Manouach et son compère - lui aussi dessinateur- Pascal Matthey, accusent Fonck d'être la mascotte décervelée de la bourgeoisie et de n'avoir d'autre objet que de divertir les foules grégaires. Mais le quatrième débatteur sort du bois. Théophile de Giraud, passionnant écrivain "anti-nataliste" et s'abreuvant durant le débat de bière au biberon (sic), vole au secours de Sttella et dans les plumes des inquisiteurs. Un vrai débat soixante-huitard, en somme, opposants bouffons du système et intégristes de la pensée. Ça ne s'est hélas pas terminé au lancer de pavés. Tout fout l'camp.

SANCHO PANÇA

**Improbable dédicace d'Amélie Nothomb à son féroce pasticheur, Alain Dantine...
On se reportera au fichier « Biographie » (année 2006) pour de plus truculentes explications.**

Alain Dantine
Hygiène de l'intestin



ÉDITIONS LABOR

ALAIN DANTINNE

est professeur de français et de philosophie. Exégète de Chavée, Michaux et Cendrars, il a publié des critiques, des nouvelles et quelques recueils de poésie.

Avec Hygiène de l'intestin, il offre un divertissement parodiant, dans la lignée des Queneau ou Perec, l'œuvre d'Amélie Nothomb.

EP
10€

Hygiène de l'intestin

Alain
D.

**Présentation loufoque in revue *L'Atelier de la Dolce Vita* (mai-août 2006)
d'une rencontre autour de « *Cent haïkus nécromantiques* »,
animée par Eric Dejaeger.**

**Projet soutenu par le Service de la Promotion
des Lettres de la Communauté française**



11

**A la rencontre des écrivains
En présence de l'auteur**

Louis Mathoux

Pour fêter la parution aux Editions de l'Arbre à Paroles de son cinquième livre intitulé "Le Rire des succubes", sera présenté par Nicolas Crousse, qui nous fera pénétrer dans cet univers à la fois onirique et fantastique." Dans ce troisième volet de ses « chroniques infernales », Louis Mathoux nous emmène dans un

univers peuplé de créatures lucifériennes, à commencer par les succubes sur lesquels règne la terrible Flancdevierge. Une œuvre aux résonances à la fois dantesques et baudelairiennes. A découvrir absolument !

(Ma 23 mai à 20h30)

Théophile de Giraud

**Livre: *Cent Haïkus nécromantiques*,
Editions Galopin (Spa)**

Présentation : Eric Dejaeger

Passionné d'anti-natalisme depuis l'heure de sa naissance, Théophile de Giraud pervertit ici la forme poétique japonaise par excellence : le haïku, dont il s'est fait un scrupule de ne respecter aucune règle formelle ou thématique, demeurant de la sorte fidèle à son parti pris sado masochiste de plaire aussi peu que possible. Il nous lira ensuite, en avant-première, quelques apophtegmes d'une noirceur sans mélange tirés de son Aphorismaire macabre à paraître fin 2006. Pour faire bonne mesure, il sera muni d'un biberon rempli de bière blonde afin de ne pas être confondu avec un écrivain qui aurait quelque chose de sérieux à dire. Dépressifs s'abstenir.

(Ma 20 Juin 20h30)



Renseignements et réservation :

**L'Atelier de la Dolce Vita
37a, rue de la Charité
1210 Bruxelles
02.223.46.75
info@atelierdolcevita.be**

mai - août 2006

Dolce Vita

Facétieuse annonce d'un atelier moins d'écriture que de pitreries
in revue *L'Atelier de la Dolce Vita* (septembre-décembre 2006)

Week-end d'écritures 2006

Projet soutenu par le Service de la Promotion des Lettres de la Communauté française.



CULTURE

PROMOTION DES LETTRES

FRANÇOISE PIRART

La nouvelle, de l'objet à la fiction. À partir d'une série d'objets variés susceptibles d'éveiller la créativité, cet atelier ouvre les portes de la fécondité narrative et propose aux participants l'écriture de récits imaginaires. Il sera animé par Françoise Pirart, écrivain, auteur de plusieurs romans dont le dernier paru est *La nuit de Sala* (Editions Arléa). (Sa 16 et di 17 septembre de 10h à 17h)



CLAUDINE TONDREAU

L'anomalie qui nous fait écrire: du handicap à la rébellion, l'anomalie sera reconnue comme principe créatif. Si nous croyons que notre marginalité intime est la source de notre capacité de créer, il devient évident qu'il faut être « inadapté » pour écrire. Avec Kafka, Michaux et d'autres, en jubilation et gravité. Informations: claudine_tondreau@yahoo.fr (Sa 14 et di 15 octobre de 10h à 17h)

THÉOPHILE DE GIRAUD

Lâcher la bride, éperonner ses démons

L'écriture ne s'enseigne pas : elle repose dans les profondeurs de chacun d'entre nous et le devenir-écrivain consiste à laisser parler l'écriture en nous, à lui permettre de nous écrire, de mettre en mots-notes, chacun selon son style propre, autonome et libertaire, ses obsessions, ses failles, ses tomates et ses potirons. L'atelier sera donc un mélange d'équitation, de spéléologie et de jardinage.

(Sa 18 et di 19 novembre de 10h à 17h)



EVA KAVIAN

Alonso Quijada, c'est le nom du héros de Cervantès, avant qu'il ne choisisse de s'appeler Don Quichotte. Mais qui décide, dans cette histoire ? L'auteur ? Le personnage ? Et la réalité, c'est quoi ? Ce qu'on lit ? Ce que le personnage lit ? Ce que Sancho voit ou pense ? Et la fiction, elle est où ? Dans le livre qu'écrit Cervantès ou dans celui que lit Don Quichotte ? Ce livre incroyable me donne envie de vous faire écrire. Cervantès a construit un jeu de miroirs, qui nous parle aussi de la lecture, de l'écriture de fiction, et de nos rêves. Ce week-end se fera sur les pas de l'ingénieux Hidalgo de la Manche, nous verrons bien où cela nous mène !

(Sa 9 et di 10 décembre de 10h à 17h)

Inscriptions paiement au min 20 jours avant le week-end : 50/60 € par pers. et par week-end. Min 4 et max 12 pers.

Repas possibles par midi sur réservation : 7 € (= 1 plat + 1 boisson)

septembre-décembre 2006

**SMS clownesque envoyé au « Concours de Poésie par SMS »
organisé par la Maison de la Poésie de Namur
et dont l'épouvantable thème était « Aimer, c'est parler »
(article in *Vers l'Avenir*, 12 décembre 2006)**



écroche entre
dré DUBUISSON

et débutants
ont été pu-
joli recueil,
plaires et spé-
et qui sera
ériel didacti-
es et déposé
Il sera distri-
de la Poésie
s comme le
r en Mai, le
êtes, la Lan-
fête, la foire
les...
le message
ar GSm, par

FLAMENT

ciiii» ou « Bonjououour »),
des rébus, des pictogrammes
(ces petits visages qui illus-
trent l'humeur du moment)

◆ **S'agit-il d'un véritable langage ?**

◆ Comme le verlant ou l'argot, il s'agit d'une langue parallèle. De la déclinaison de la langue française.

langue française, l'atmosphère du cyberlangage ne pose à mon sens aucun problème : c'est un être bilingue français-cyber. Pour les plus jeunes utilisateurs par contre, je serais plus réservée. Avant de jouer avec de nouveaux codes, il s'agit peut-être de bien connaître sa langue...

Les poèmes primés

● **Le premier prix, poème de Caroline Mathias :** « 6tu D6D 1 jr dHT 7 Am kitM, dadrèC Isoley dtavwa & daxepT m fraz. Jms porte nsrè cloz pr 1 sijoliroz. 6 lavie d2m1 aujd8 tFray, D7n8 vi 1 rèV ds la miN. » Pour nos lecteurs qui ne sont pas habitués aux codes SMS, voici la traduction en langue de Molière : « Si tu décidais un jour d'acheter cette âme qui t'aime, d'adresser le soleil de ta voix et d'accepter mes phrases... jamais porte ne serait close pour une si jolie rose... Si la vie de demain aujourd'hui t'effraie, dès cette nuit vit un rêve dans la mienne. »

● **Le deuxième prix, de Louis Huwart.** « SMS Souris-Moi, Sylvine Soigne Ma Souffrance Supporte Mes Silence Sonde ma Soumission Soumets-Moi, Sylvine Souris-Moi, Sandrine. »

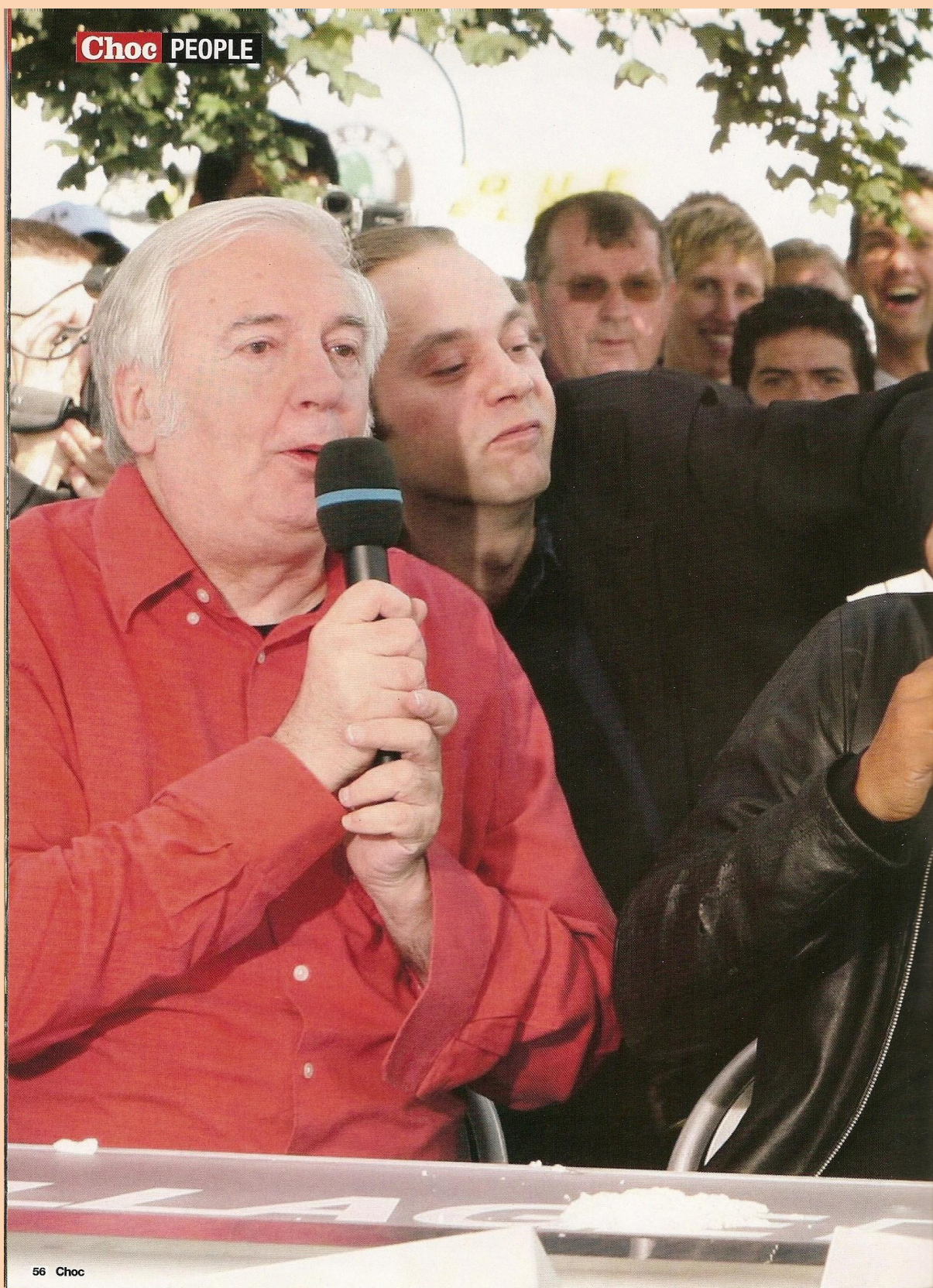
● **Les troisièmes prix ex-aequo :**

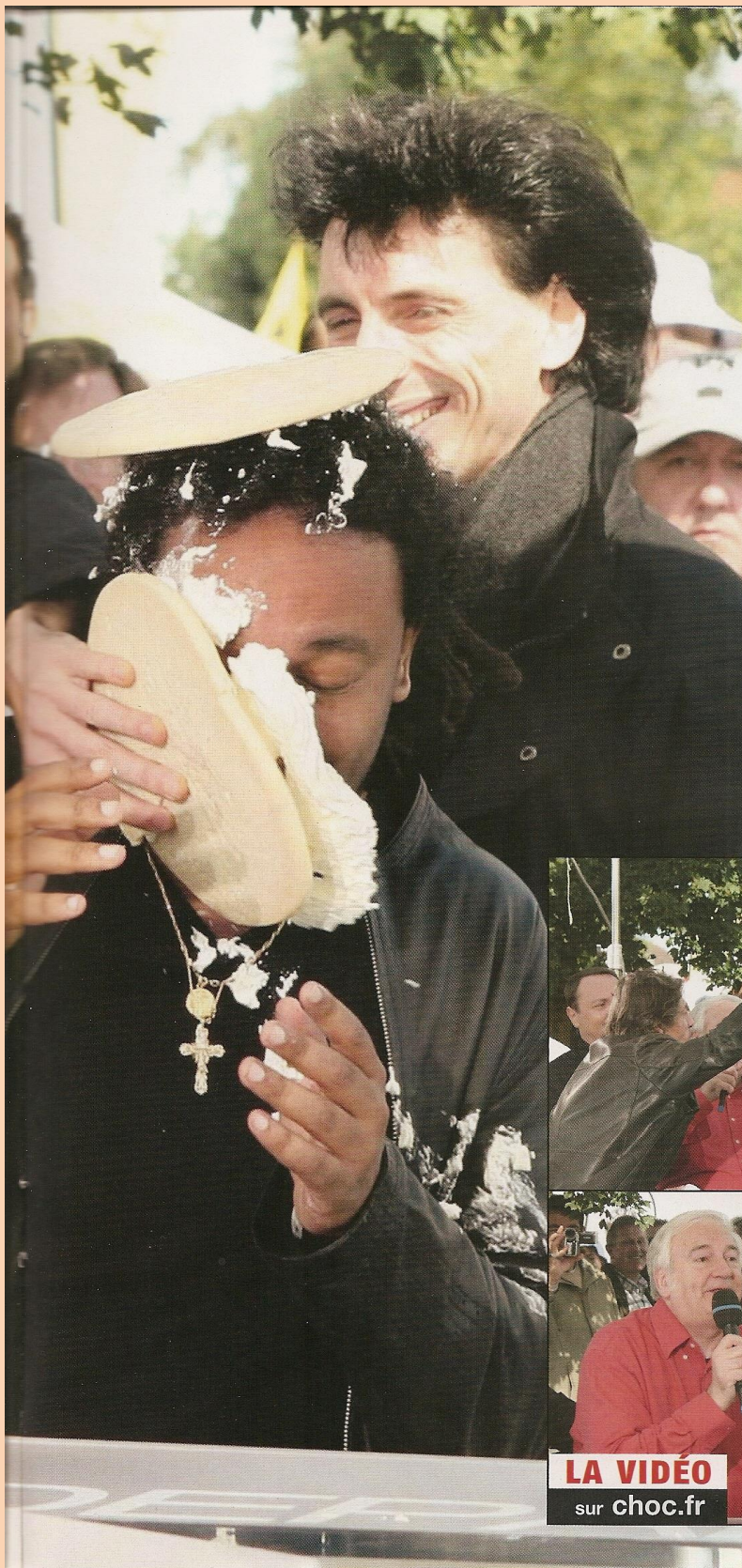
- **Théophile De Giraud :** « Pa fat-cil de part-laid avec l temps-pont dent la bouch mets je l'm taon la peau&scie ke chac foie con lui fix d r gles j'pr-fer me terre et macher c menstrues. »

- **Pierre Van Hulle, première poésie :** « Mes messages en cavale Carcourent les pétales Des lèvres digitales Et tout mon cœur s'emballe Avant que ta langue tourne cette fois-ci dans ma bouche »

- **Pierre Van Hulle, deuxième poésie :** « Ce message ne m'était pas destiné. Nous non plus! Peut-être... »

Article sur entartage de Doc Gynéco à Waregem
in magazine *Choc* (19juillet 2007, n° 89)





15 JOURS D'ACTUALITÉ

MARDI 10 JUILLET

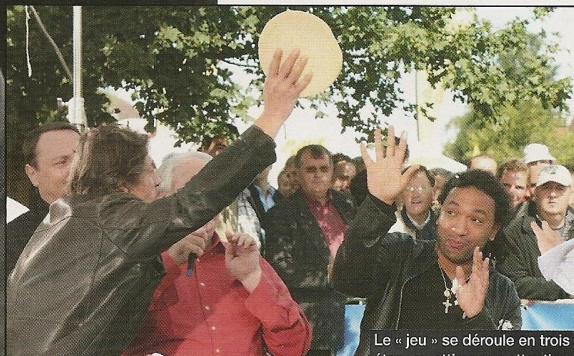
Waregem (Belgique)

LE DOC ENTARTÉ

Noël Godin aime réveiller les people un peu « tartes », comme Doc Gynéco.

Au départ d'une étape du Tour de France, en Belgique (sic), le chanteur-dormeur-rappeur UMP Doc Gynéco a goûté une spécialité locale.

Assis au côté de Noël Godin, le célèbre entarteur de stars, Doc Gynéco a reçu cinq tartes en plein visage, donnant malgré lui le coup d'envoi d'une vague d'entartements « des porte-trompettes du gouvernement Sarkozy », dicit l'agitateur. « Je voulais l'entarter coûte que coûte. Petit bonhomme sympathique au départ, Doc Gynéco est devenu odieux. Mes complices l'ont gratifié de tartes en début d'émission, pendant que je dédiais cet attentat à Michel Polac, agressé verbalement il y a quelques mois par le chanteur, dans l'émission *On n'est pas couché* de Laurent Ruquier. »



Le « jeu » se déroule en trois étapes : attirer son attention, courir et encore courir.



LA VIDÉO
sur choc.fr